































de la navigation au long cours à une époque où la boussole n'existait pas; où les rares cartes n'étaient, pour les contrées un peu lointaines, que des croquis informes et fourmillant de grossières erreurs; si l'on songe au peu de ressources d'un art nautique en progrès, il est vrai, mais encore bien imparfait, on comprendra que le paisible citadin pût aisément suspecter de folie l'homme que l'appât du gain entraînait sur ces vastes océans si féconds en naufrages. Combien de navires étaient partis de Colzoum (Suez), d'Aden, d'Oman, sur la côte arabique, de Basra, de Siraf, de Tiz, sur le littoral persan, qui n'étaient jamais rentrés au port, et dont toute trace avait à jamais disparu! Combien en avaient vus les habitants du Guzarate, de Koulam, de Tana, de Sérendib, arriver dans leurs baies, désemparés, sans mâts, sans voiles, les ancres rompues, le gouvernail en pièces, et, chose plus dure encore, après avoir jeté à la mer toute la cargaison, dont la vente était le seul but de leur périlleux voyage!

Ces mésaventures abondent dans le présent recueil : un bâtiment coule à fond en pleine mer, un autre est submergé en vue du port; tel échoue et se brise sur les écueils, tel autre est frappé par la corne d'un narval. Ici, de tout un nombreux équipage naufragé, six ou sept hommes seulement se sauvent par des moyens miraculeux, après avoir souffert mille morts; là, un seul échappe aux flots pour tomber entre les mains d'un monstre à face humaine, d'un Polyphème qui l'engraisse pour le dévorer. Mais quoi! le navire qui parvient à regagner le port avec une petite part de ses marchandises, réalise un gain de dix et vingt pour un; les esclaves, les épices, les parfums, les étoffes, les



























des actes contraires à tout ce qui avait été pratiqué jusque-là. Dès ce moment, le Dieu Très-Haut retira ses bénédictions du pays tout entier; le commerce maritime ne fut plus praticable, et la désolation se fit sentir jusque sur les patrons des navires et les agents d'affaires de Siraf et de l'Oman. »

Ceci fera comprendre ce que dit l'auteur de *l'Adjâib-al-Hind* des difficultés qui rendaient si rares à son époque les voyages à la Chine. Les Arabes et les Persans avaient alors renoncé, ou peu s'en faut, à dépasser la presqu'île de Malaca; on trouvera cependant plusieurs traits du présent recueil relatifs au Senf et au Ouâq-Ouâq, régions qu'il faut assurément placer entre Siam et le Tonkin.

Contemporain d'Abou-Zéïd, Maçoudi, de Bagdad, le grand voyageur de son siècle, passa sa vie presque entière à courir d'une extrémité à l'autre du vaste empire musulman. Successivement il visita la Perse, l'Inde, Ceylan, la Transoxiane, l'Arménie, les bords de la Caspienne, l'Egypte, l'Afrique septentrionale, l'Espagne, les possessions encore assez étendues de l'empire grec, la Palestine et l'Arabie. Il navigua, semble-t-il, sur les mers de la Malaisie et de la Chine, longea d'autre part la côte orientale d'Afrique et toucha à une grande île nommée Cambalou, que l'on croit être Madagascar.

Instruit, observateur, curieux de ce qui touche à la géographie, aux mœurs, aux croyances, aux traditions historiques des peuples qu'il visite, Maçoudi donne sur l'Inde des notions plus précises qu'aucun écrivain antérieur; il fait des mers orientales, depuis le golfe Persique jusqu'à la Chine, un tableau plus étendu que















- W. VINCENT. *The commerce and navigation of the ancients in the indian ocean*. London, 1807, 2 vol. in-4.
- PAUTHIER. *Le Livre de Marco-Polo, citoyen de Venise, rédigé en français sous sa dictée en 1298, par Rusticien de Pise*. Paris, 1865, 2 vol. in-8.
- EDOUARD CHARTON. *Voyageurs anciens et modernes, ou Choix des relations de voyages les plus intéressantes et les plus instructives depuis le v<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, jusqu'au xix<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1854, 4 vol. in-4. (Dans le 1<sup>er</sup> : les relations de Ctésias, de Néarque et de Fa-hian ; dans le 2<sup>e</sup> : celles de Cosmas Indicopleustes, des Deux Mahométans et de Marco-Polo).
- GILDEMEISTER. *Scriptorum arabum de rebus indicis loci et opuscula*. Bonn., 1838, in-8.
- ALFRED MAURY. *Examen de la route que suivaient, au ix<sup>e</sup> siècle de notre ère, les Arabes et les Persans pour aller en Chine*, d'après la relation arabe traduite successivement par Renaudot et M. Reinaud. (Dans le *Bulletin de la société de géographie*, avril 1846.)
- LANGLÉS. *Les Voyages de Sindbad*, texte arabe et traduction. (A la fin de la *Grammaire arabe* de SAVARY. Paris, 1813, in-4.)
- W. OUSELEY. *The oriental geography of Ebn Haukal, an arabian traveller of the tenth century*. (Trad.). London, 1800, in-4.
- AM. JAUBERT. *Géographie d'Edrisi*, traduite de l'arabe en français, d'après deux manuscrits de la bibliothèque du roi, et accompagnée de notes. Paris, 1836, 2 vol. in-4.















































































femmes dont Dieu seul pourrait compter le nombre. Elles tombent sur les hommes, mille femmes ou plus pour chaque homme. Elles les entraînent vers les montagnes, elles en font l'instrument de leurs plaisirs. C'est entre elles une lutte sans cesse renouvelée, et l'homme appartient à la plus forte. Les hommes mouraient d'épuisement l'un après l'autre; et chaque fois qu'il en mourait un, elles tombaient encore sur lui à l'envi. Un seul survécut, ce fut l'espagnol qu'une femme seule avait emporté. Il resta caché dans le voisinage de la mer, et tous les jours cette femme lui portait à manger. Enfin le vent tourna et commença à souffler dans la direction du pays de l'Inde, d'où le navire était parti. L'homme prit le canot appelé *felou* et le munit pendant la nuit d'eau et de provisions. La femme voyant son dessein le conduisit en un endroit où, ayant écarté la terre, elle mit à découvert une mine de poudre d'or. Elle et lui en chargèrent le canot, autant qu'il en put recevoir. Puis ils s'embarquèrent tous deux, et après dix jours de navigation parvinrent au port d'où venait le navire.

La femme demeura avec l'espagnol, apprit sa langue, se fit musulmane et lui donna plusieurs enfants. Questionnée sur cette île et ces femmes qui y vivaient hors de la





























commanda-t-il, détachez les voiles ! » On obéit. « Jetez à la mer, continua-t-il, tout ce qui est sur le navire ». Il descendit proche de l'eau, et de la voix d'un homme plein d'effroi : « Marchands, dit-il, qu'aimez-vous mieux, vos biens que vous avez mille moyens de remplacer, ou votre vie dont rien ne peut réparer la perte ? » « Eh quoi ! dirent les marchands. Qu'arrive-t-il pour que tu nous tiennes un pareil discours ? Le vent est doux, la mer est calme, et nous voguons en paix sous la protection du souverain des mondes. — Marchands, répliqua-t-il, soyez tous témoins les uns contre les autres, et que les hommes de l'équipage soient témoins contre vous : je vous ai donné conseil avant l'heure fatale, et vous ne l'avez pas accepté. Pour moi, je vous abandonne à la grâce de Dieu. »

En même temps il ordonna au patron de la chaloupe de la lui amener. Il y descendit, fit descendre avec lui de l'eau et des provisions et s'éloigna. Les marchands le voyant partir, lui crièrent : « Reviens, nous ferons tout ce que tu commanderas. » Il répondit : « J'en jure par Dieu, je ne reviendrai pas que vous n'ayez jeté par-dessus bord, de votre plein gré, de vos propres mains, tout ce que vous avez. »

Les marchands n'hésitèrent plus ; tout fut jeté à la mer, objets de prix et choses de peu































































































pu prévoir cet abaissement de l'eau et cette tempête? — Moi et d'autres, dit-il, nous avons déjà traversé cette mer; et nous avons observé qu'à chaque trentième jour (de la lune) elle baisse d'une façon extraordinaire, au point de laisser ces hauteurs à découvert; et en même temps s'élève une violente tempête qui surgit du fond des eaux. Le navire que je montais a fait naufrage sur un de ces sommets, l'eau s'étant retirée pendant que nous passions de nuit au-dessus de l'île, et je me suis sauvé sur ce *matyal*. Si vous étiez restés une heure de plus au lieu où je vous ai rencontrés avant la tempête, votre navire échouait et se brisait. »

Cet Abhara avait fait bien des voyages et avait eu bien des aventures. Celle-là est une des plus singulières.

XLVI. Un marin m'a appris qu'entre Khanfou, bourg de la Petite Chine, et Khamdan, bourg de la Grande Chine, qui est la plus remarquable des deux Chines, on trouve un fleuve puissant plus large que le Tigre à Basra; et en certains lieux des rives de ce fleuve il y a des montagnes d'aimant. C'est pourquoi l'on ne peut y naviguer avec des navires contenant du fer, que ces montagnes attireraient. Les cavaliers qui les parcourent ne ferrent pas leurs montures; leurs selles

















avec une barbe noire, était obligé de se faire reconnaître à des marques particulières. Et depuis, leur poil ne blanchit plus.

LII. Un pilote m'a raconté que dans la mer de Samarkand — qui est la mer voisine de Herkend, ainsi nommée, dit-on, parce que le fleuve de Samarkand y a son embouchure, — on voit beaucoup de poissons de l'espèce appelée *Fal*, qui est le plus grand poisson de l'Océan. Et lui-même en vit un, dont il estima la longueur à deux cents aunes. On l'aperçut de loin, et l'on prit ses nageoires élevées hors de l'eau pour les voiles d'un navire, jusqu'à ce qu'on s'en fût suffisamment rapproché. Il avait sur le dos un amas de pierrailles et de terre, entassées durant la longueur du temps, formant une croûte pétrifiée, si dure que le fer ni rien n'y avait aucune prise. Autour de lui nageaient, à droite, à gauche, devant, derrière, une foule de petits poissons qui ne le quittaient pas. On dit que le mâle et la femelle portent des œufs qui grossissent dans leur ventre; mais ceux du mâle ne produisent rien, et ceux de la femelle donnent naissance aux petits.

LIII. Parmi les merveilles des choses de la mer est un oiseau qu'on trouve dans



























les crocodiles dévorent les naufragés; s'il fait naufrage proche de terre et que les malheureux atteignent au rivage, ils sont la proie des tigres qui les mettent en pièces en un instant.

LXII. En fait de coutumes singulières répandues dans l'Inde, Haçan fils d'Amr m'a appris qu'il avait entendu un chéikh fort instruit, qui avait voyagé dans ce pays, raconter l'histoire suivante.

Un des grands rois de l'Inde était assis, prenant son repas. En face de lui un perroquet se tenait dans sa cage. Le roi lui dit : « Viens manger avec moi. — J'ai peur des chats, répond l'oiseau. — Je serai ton *balâoudjer*, reprend le roi, c'est-à-dire, en langue indienne, je m'engage à subir le pareil de tout ce qui peut t'arriver. » Et voici comment le vieillard expliquait le sens de cette expression. Les rois de l'Inde ont auprès de leur personne une troupe d'hommes plus ou moins nombreuse suivant leur magnificence et l'éclat de leur pouvoir. Ces hommes disent au roi : « Nous sommes tes balâoudjers. » Il leur fait manger le riz avec lui et leur donne le bétel de sa propre main; chacun d'eux se coupe le petit doigt, qu'il place devant le prince. A partir de ce moment, ils le suivent partout où il va, mangent de ce qu'il mange, boivent





































































ne sont pas châtiés, personne ne pourra plus séjourner dans votre pays. — Que faire ? dit le roi. Il m'est facile d'en venir à bout ; mais si nous les attaquons, ils tueront ton fils, et tu n'as que celui-là. — Tant pis ! dit le marchand. Ils demandent une somme énorme ; je ne puis me réduire à la pauvreté pour sauver mon fils. Il faut entasser du bois autour de la maison, boucher la porte et y mettre le feu. — Mais, dit le roi, ton fils brûlera aussi, avec toute la maisonnée. — Qu'ils brûlent ! dit le marchand. J'aime mieux cela que de sacrifier tant d'argent. »

Le roi envoya donc des gens pour boucher la porte et mettre le feu à la maison. Tout fut consumé, les brigands, le fils, et tout ce qui était dans le logis.

— On dit que dans l'Inde supérieure, la coutume dure encore de brûler les vieillards, hommes ou femmes.

**XCVI.** C'était autrefois la coutume chez les rois du Zabedj et des pays de l'or que personne, indigène, étranger ou musulman, ne pût s'asseoir devant eux, autrement qu'en carré, dans la posture nommée *Sila*. Qui-conque se permettait d'allonger les jambes ou de s'asseoir de toute autre manière, était condamné à une forte amende, calculée d'après sa fortune.





et d'apprendre de lui l'objet de sa prédication. Le messager, de ville en ville, arriva à Médine, alors que le Prophète était mort, ainsi qu'Abou-Bekr. Le chef des musulmans était Omar fils d'El-Khattab, qui lui donna toutes les instructions nécessaires. Le messager, s'en retournant, mourut en route dans les parages de Mékran. Il était accompagné d'un jeune serviteur indien, qui put arriver jusqu'à Sérendib et y porter la connaissance de ce qu'il avait appris touchant le Prophète et Abour-Bekr. Il conta ce qu'il avait vu de leur successeur Omar fils d'El-Khattab, comment il se faisait humble, s'habillait de vêtements rapiécés, passait la nuit dans les mosquées. C'est à la suite des récits de ce jeune homme, que les religieux indiens ont adopté leurs habitudes d'humilité et leur coutume de porter des vêtements rapetassés, ainsi que le faisait Omar. C'est de là aussi qu'est venue cette affection, cette sympathie qu'ils témoignent aux musulmans.

Dans la religion des Indiens, le vin est interdit aux hommes, et permis aux femmes. Il y a des Indiens qui en boivent en secret.

XCVIII. L'Inde a des magiciens et des devins dont les pratiques sont bien connues. J'en ai déjà rapporté quelque chose.

Je tiens d'Abou-Youcef fils de Mouslim,









































































5, page 2. — Il est question d'Omar fils d'Abd-el-Aziz dans le *Livre des Conquêtes des Pays* de Beladori. C'était un Arabe de la tribu des Coréichites, qui, après avoir assassiné le gouverneur de Mansoura, se rendit maître de la principauté; et l'historien Ibn-Haucal, qui visitait la vallée de l'Indus, quelques années plus tard, dit que la famille de cet Omar avait de son temps le gouvernement de Mansoura.

6, page 3. — *Ya, sin*, sont deux lettres de l'alphabet arabe 1, s, qui forment le titre de la sourate ou chapitre 36° du Coran. Le passage cité ici se trouve aux versets 78 et 79 (p. 374 de l'édition Redslob).

7, page 3. — *Men, mena, manna*, mesure de poids qui représente la *mine* des Grecs. Chez les Orientaux, sa valeur ordinaire paraît être de deux livres; mais elle a beaucoup varié suivant les époques et suivant les pays.

8, page 3. — *Le khatib* est « parmi les mahométans, celui qui tient dans les mosquées la place que les curez tiennent dans les paroisses parmi les chrétiens; parce qu'outre qu'il fait la prière à leur tête, il leur fait encore des sermons et des prêches, en les avertissant de leurs devoirs, et souvent en leur annonçant ce que le Prince veut leur faire savoir comme à ses sujets. » (D'HERBELOT, *Bibliothèque orientale*, p. 991.)

9, page 4. — Dans ce vase tant de fois séculaire, on peut voir une allusion au fameux pot de Foe (Bouddha), dont il est question dans le voyage du Chinois Fa-hian, au commencement du v<sup>e</sup> siècle de notre ère. (Voy. cette relation dans les *Voyageurs anciens et modernes* de M. Charton, tome I, p. 386.)

10, page 4. — SIRAF, port sur la côte orientale du golfe Persique. Les Orientaux, très-ingénieux en explications étymologiques, disent que son ancien nom était *Chirab*, venant du persan *chir*, lait et *ab*, eau, parce que l'un des anciens rois de la Perse, Kel-Kaous, après avoir été frappé du tonnerre, se rétablit en ce lieu au moyen de lait et d'eau. La ville, jadis fort commerçante, n'existe plus depuis plusieurs siècles. (Voy. D'HERBELOT, *Biblioth. orient.*, p. 814.)

D'après le grand Dictionnaire géographique de Yakout, qui emprunte, dit-il, le fait à l'*Avesta*, l'accident de Kel-Kaous provenait de ce que ce prince avait voulu s'élever jusqu'au ciel. « Lorsqu'il se fut dérobé aux regards des hommes, Dieu ordonna aux vents de ne plus le soutenir; Kel-Kaous tomba, etc. » (Trad. Barbier de Meynard, p. 331.)

11, page 4. — Un *gobb*, dit le savant écrivain arabe Albi-rouni, est comme une encoignure et un détour que fait la mer en pénétrant dans le continent; les navires n'y sont













parasange de 288,000 *doigts*. Quant au *doigt*, sa valeur est donnée par « l'espace qu'occuperaient six *grains* d'orge de grandeur moyenne, posés l'un contre l'autre ». Enfin le grain d'orge correspond à sept *poils* de mulet placés côte à côte. (Voy. ABOULFÉDA, *Prolegomènes*, p. 18 de la traduct. Reinaud.)

Pour les géographes, la parasange correspond à la lieue de 25 au degré; car on évaluait les 360 degrés de la circonférence du globe, à l'équateur, à 9,000 parasanges.

**21**, page 11. — La ville ou la contrée d'Oman, dont il est souvent question dans ce livre, est le pays de la côte orientale arabe qui porte encore ce nom. Les anciens ont connu une autre Oman ou Omana, signalée dans le *Périples de la mer Erythrée*, port de relâche, rendez-vous des négociants de l'Inde, d'Obollah, de la côte de l'Arabie méridionale et de la mer Rouge. Charles Müller place cette Oman sur la côte méridionale de la Perse, aux environs de Tiz (Béloutchistan). M. Reinaud croit qu'il faut en reporter l'emplacement jusqu'à l'entrée du golfe Persique, aux environs d'Ormuz. (Voy. son *Mém. sur la Mésène et la Kharcène*, dans le *Journ. anat.* de 1861, p. 75 du tirage à part.) Voy. plus loin la note 48.

**21 bis**, page 12. — « Ma dernière traversée de l'île de Kanbalou à l'Oman remonte à l'année 304... L'émir de l'Oman était alors Ahmed fils de Helâl, fils d'une sœur d'El-Qaitâl ». (MAÇOUDI, *les Prairies d'or*, tome I, p. 234.)

**21 ter**, page 12. — La mesure de longueur que nous traduisons par *aune* est définie par l'auteur lui-même (p. 15), comme se comptant depuis le creux de l'aisselle jusqu'à l'extrémité du doigt *medius*.

**22**, page 12. — Le *dirhem* (qui étymologiquement représente la *drachme* des Grecs) était une monnaie d'argent dont on peut évaluer approximativement la valeur, variable suivant les époques et les pays, à 0 fr. 70 de notre monnaie. Quinze *dirhems* correspondaient à un *dinar* (le *δηνάριον* des Grecs), pièce d'or, qu'on peut compter par conséquent pour une dizaine de francs.

**23**, page 12. — Sous le nom de *Zindj*, les Arabes entendent les nègres de la côte orientale d'Afrique appelée de leur nom Zanguebar (*Bâr* est un mot de l'Inde désignant à la fois, dit Soleiman, un royaume et une côte). Pour certains géographes du temps, la côte africaine devait dans sa partie la plus méridionale rejoindre les régions de l'Inde. C'est ce qui explique la confusion, fréquente chez les écrivains orientaux, du pays de *Qamar* (montagnes de la *Lune*) avec une région du même nom, *Qamâr* ou *Qomâr*,

























la presqu'île indienne, dit que sur le continent en face de Sérendib, à seize parasanges de la côte, est une chaîne de montagnes appelée Montagnes des Singes. « Chaque jour, dit-il, le roi des singes sort avec quelques bandes de ses sujets, Les singes ont des lieux de rendez-vous. Les habitants ont soin de préparer pour eux du riz bouilli qu'ils apportent sur des feuilles d'arbre. Quand les singes ont mangé, ils s'en retournent dans leurs bois. Si on négligeait de leur préparer à manger, cette négligence serait la ruine du pays, tant ils sont nombreux et méchants. Les habitants croient que ces singes formaient jadis un peuple d'hommes, à présent métamorphosés, et qu'ils prêtèrent un secours actif à Rama, dans la guerre contre les démons. » (Voy. REINAUD, *Fragments relatifs à l'Inde*, p. 122.)

58 bis, page 58. — Pour la date 390 qui figure dans l'anecdote XXXIX, et qui est certainement fautive, voyez ce que nous avons dit dans la Préface.

59, page 60. — Le *zám* ou *záma* (pluriel *azouám*) correspond, comme mesure de temps, à la 8<sup>e</sup> partie du jour de 24 heures, c'est-à-dire à un intervalle de 3 heures. C'est aussi une division du cercle, employée par les navigateurs dans la mesure de la hauteur du pôle. Il est alors un 8<sup>e</sup> de l'*Isba'* ou doigt, qui, d'après la note de M. Maury, insérée dans l'*Introduction à la Géographie d'Aboulféda*, par M. Reinaud, peut être évalué à 1 degré 36 minutes, ce qui donne au *zám* une valeur de 12 minutes de cercle.

60, page 60. — KALAH ou *Kala*, d'après Walckenaer, était située dans la presqu'île de Malaka, vis-à-vis l'île de Sumatra. Ibn-Khordadbeh nous apprend que, de son temps (IX<sup>e</sup> siècle de notre ère), le commerce tirait de Kalah le plomb dit *el-qa'li* c'est-à-dire l'étain, qui est encore une des productions de la presqu'île. Abou-Zéid fournit la même indication. Aboulféda dit que « dans l'île (ou presqu'île) de Kala est une ville habitée par des Musulmans, des Indiens et des Persans; elle contient des mines de plomb (étain), le bambou et l'arbre à camphre ». (P. 375 du texte arabe.)

61, page 61. — Les naturalistes modernes ne sont pas tous convaincus de l'impossibilité d'un croisement fécond entre l'homme et certaines espèces de singe. Car, dans le *Dictionnaire d'Histoire naturelle* de Déterville, publié en 1819, on lit les passages suivants, signés par Virey: « Si l'on suppose que la grossesse des femelles des orangs-outangs s'étend jusqu'à six ou sept mois, comme on le rapporte de celle des gibbons, il serait peut-être possible d'obtenir des individus métis ou hommes-singes, surtout en choisissant les races humaines les plus analogues aux orangs-outangs. De tels métis seraient bien curieux sans doute, et l'étude de leur









74, page 84. — SAMARRA ou *Sara-man-râ* ou *Sorr-man-râ*, ainsi nommée, dit-on, par les premiers califes abbassides qui l'habitèrent, de trois mots arabes signifiant « joie de qui la voit » (voy. MAÇOUDI, *les Prairies d'or*, tome III, p. 141), est une localité peu éloignée de Bagdad.

Le calife Motamed Billah, dont il est ici question, régna de 870 à 892.

75, page 84. — Entre l'historiette XLIX et l'historiette L, doit être placée la suivante qui a été oubliée dans le texte :

« On m'a assuré qu'un roi de l'Inde fit faire l'image de Mohammed fils de Bâlichâd, comme étant un marin distingué et dont le nom a couru sur la mer. Et c'est, dit-on, leur coutume de faire l'image des personnes illustres et qui s'élèvent au-dessus des autres hommes. »

Reinaud, dans son *Mémoire sur l'Inde*, rapporte un fait qui a trait à cette coutume. Au commencement du VIII<sup>e</sup> siècle, une armée musulmane s'avança le long de la mer vers l'embouchure de l'Indus, sous les ordres de Mohammed, fils de Cassem. Ce général fut partout victorieux. « Telle fut l'impression que Mohammed et quelques-uns de ses compagnons firent sur les indigènes, qu'on voulut avoir leur représentation dans la contrée : ce qui s'exécuta probablement au moyen de sculptures sur le rocher, telles que celles qu'on voit à Bamyam et ailleurs. » (P. 187.)

76, page 88. — Le lieu de MAÏR, (*Mâbit* ou *Mâfit*) est mentionné par Ibn-Khordadbeh comme point de départ de son itinéraire de la Chine. (Page 66 du texte arabe, p. 288 de la traduction de M. Barbier de Meynard.)

SÉRIRA était aussi un port de relâche pour les navires allant de l'Inde à la Chine. Aboulféda (texte arabe, p. 368) dit que la ville était située sur un fleuve, dans une île (ou presque île) du même nom. Maçoudi donne Sérira comme une île située à environ quatre cents parasanges du continent, parfaitement cultivée, et appartenant au Maharadja, ou chef de l'empire malais. (Voy. *les Prairies d'or*, I, p. 343.) Notre auteur dit lui-même un peu plus loin (CXIX) que Sérira se trouve à l'extrémité de l'île de Lâmeri, par conséquent vers les côtes de Sumatra.

77, page 89. — Le MIHRAN est l'Indus. Albirouni fait remarquer que certain écrivain, « dans la simplicité de son cœur et à cause de son peu de connaissance du cours des

rivières et de la configuration des mers, » a regardé ce fleuve comme un des bras du Nil, parce qu'on y trouve des crocodiles, comme dans celui-ci. On sait, dit M. Reinaud, qu'Alexandre le Grand, eut un instant la même idée. Si alors, comme dans les siècles postérieurs, certains affluents de l'Indus portaient le nom de *Nil-ab* (à cause de l'indigo, *nil*), cultivé sur leurs bords ou de la couleur *bleue* de leurs eaux), la confusion s'expliquerait plus aisément par la similitude des appellations.

Pour le mot *men*, voyez ci-dessus la note 7.

78, page 89. — « On trouve dans le commerce trois espèces de racines sous le nom de *costus*. Non-seulement on ignore quelles sont les plantes auxquelles on doit les rapporter, mais on doute encore que les *costus* des modernes soient les mêmes que ceux des anciens. » (*Dictionn. d'histoire natur.* de Déterville, VIII, p. 156.)

79, page 90. — « Et si leur convient aussi donner aux hommes qui enchantent les grands poissons que il ne facent mal aux hommes qui vont sous l'eau pour trouver les perles, le xx<sup>e</sup> de tout ce que il prennent. Et nomment ces hommes qui enchantent ces poissons *abrivaman*, et leur enchantement dure celui jour seulement. Et sachiez aussi que ces *Abrivaman* savent enchanter les bestes et les oiseaux et toutes choses qui ont ames. » (MARCO POLO, édit. Pauthier, p. 607-608.)

80, page 90. — Au lieu de *DADANOURA* ou *Dadâboura*, je pense qu'il faut lire *Sindaboura*, qui en diffère à peine dans l'écriture arabe. (Voy. plus loin la note 111 sur *Sindabour*.)

81, page 90. — Le récit fait voir que *Sâmour* et *Soubâda* ou plutôt *Soubâra* ne peuvent être fort éloignés de *Dîmour*, ville située aux environs de l'emplacement actuel de Bombay. Albirouni dit que *Soubâra* est à six parasanges de *Sendân* et à cinq parasanges de *Tâna*. (*Fragm. relat. à l'Inde*, p. 121). C'est sans doute la *Soupara* de Ptolemée, et l'*Ouppara* du Périple de la mer Erythrée. Les Arabes ont plus tard confondu ce nom avec celui de *Sofala*, appelant cette ville *Sofala de l'Inde*, et la véritable *Sofala Sofala des Zindjs*. M. Reinaud pense que *Soubâra* est l'antique *Ophir* des livres saints. (Voy. *Mém. sur l'Inde*, p. 221.)

Les mots *batak*, *thélah* (ou *théladj*) et *djéram* sont des termes malabares que l'auteur arabe prend soin d'expliquer.

*Dîmour*, qu'il faut assurément identifier au pays nommé ailleurs *Sîhour* (XCI, XCIII) était, dans les premiers siècles de l'hégire, une place de commerce très-importante de l'Inde. Albirouni la nomme *Djîmour*; Maçoudi et Ibn-Haoual



















**102**, page 116. — *Mahradj* est l'expression indienne *maharadja* « grand roi ». Galland écrit « le roi *Mihrage* ». (Voy. ci-dessus la note 18.)

**103**, page 116. — Les deux villes d'*Ayla* et de *Biârah*, ici nommées, sont évidemment situées dans le golfe Persique ou sur le *Chatt-el-Arab*. Il a été ci-dessus question d'une autre *Ayla* bien connue, bâtie au fond du golfe Élanitique. (Voy. la note 43 bis.)

**104**, page 121. — *Sihour* doit être identifié à *Dîmour* (voy. la note 81). Dans l'écriture arabe, ces deux mots offrent assez peu de différence à l'œil pour qu'un copiste les puisse confondre aisément.

Le mot que je transcris ici et plus loin par *hebermen* est fort mal écrit dans mon manuscrit arabe. Ma transcription est une simple conjecture. Ce pourrait être le mot que les divers manuscrits de Marco Polo écrivent *abraïaman*, *abraïamin*, *abraïnian*, *braïanian*, *abraïoni*, et qui paraît être une corruption de *brahmane*. Dans notre texte, ce terme signifie évidemment le chef, le juge, le syndic des marchands arabes établis dans le pays. Plus loin (CVI) l'auteur explique lui-même que ce personnage remplit les mêmes fonctions que le *cadi* en pays musulman. Dans l'historiette LXXXVII on lit *sarhin*, mot qui, dans l'écriture arabe, n'offre pas une très-grande différence avec *brahman*.

**105**, page 123. — Le *sâdj*, en sanscrit *sâka*, est le bois de teck.

**106**, page 123. — Dans une anecdote précédente, dont je n'ai pas inséré ici la traduction, faute de l'avoir bien comprise, on trouve le passage suivant : « Je me sauvai et parvins au *Chatt-el-Arab*, c'est-à-dire *Chedjer-Nâr*... Le sultan de l'Oman prit six cent mille dinars pour la dîme des marchandises qui étaient dans mon navire. » Ce nom *Chedjer-Nâr* paraît identique au *Chedjer-Tân* ou *Chedjer-el-Bân* dont il est ici question. Le lieu ainsi désigné est évidemment situé sur quelque côte du golfe Persique. *Chedjer* en arabe signifie *arbre*, et le géographe Edrici cite plusieurs localités de la Péninsule arabique ainsi appelées.

Le coton *halidj* est le coton nettoyé, ce que le commerce appelait autrefois *coton en rame*. (Voy. l'article *Rame* dans mon Dictionn. étymol. des mots d'orig. orient.)

**107**, page 126. — *Qâratil* est le pluriel arabe d'un mot *qartal*, que Maçoudi explique par *séif ma'oudj* « sabre recourbé » (*les Prairies d'or*, tome III, p. 9). Les éléphants de guerre du prince de Mansoura avaient la trompe armée d'un sabre de cette espèce, avec lequel l'animal perçait ou tranchait tout ce qui se présentait devant lui.































































